

Alphonse – une vie de calculs

LE FOURRE-TOUT DÉPRESSIF

Alphonse a soixante-cinq ans. Il vient de passer plusieurs semaines à l'hôpital psychiatrique. C'était la première fois de sa vie. Jamais, auparavant, il n'avait rencontré de psychiatre ni pris le moindre médicament pour sa santé mentale.

Persuadée qu'il s'agit d'un *obsessionnel*, l'équipe médicale, avec insistance, me l'adresse pour une présentation de malades²⁰ avec l'étiquette de *dépressif-type*. Elle souhaite néanmoins une confirmation du diagnostic. En effet, ce patient n'arrive plus à dormir, fait des cauchemars qu'il oublie sans pouvoir les expliquer et qui demeurent énigmes indéchiffrées. Cette précision m'alerte : l'indéchiffrable, l'impouvoir de l'explication cadrent mal avec la logique propre du refoulement dans l'obsession²¹. Parce qu'il manque de sommeil,

20. Service universitaire de psychiatrie du Professeur S. Giudicelli, CHU Timone (Marseille).

21. Freud, Sigmund, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », (1907-1909), *Cinq psychanalyses*, Presses universitaires de France, Paris, 1954, p. 220 et suivantes, 242 et suivantes.

Alphonse éprouve des « malaises » qui l'amènent à une « inquiétude²² » insupportable. À l'occasion d'une inquiétude particulièrement vive, il essaye de se tuer avec un pistolet. Il sera hospitalisé aussitôt. Pour l'équipe qui me rapporte ces faits, une causalité se met en place : une cause contingente consciente (= le manque de sommeil) provoque un effet (= l'état de malaise) dont la conséquence est l'angoisse anxieuse (= l'inquiétude) couplée à l'acte impulsif (= le suicide). Alphonse, en cela, vérifierait le trinôme classique des traits de l'obsessionnel pour la psychiatrie : la conscience, la contrainte, la lutte anxieuse. La preuve clinique de sa position d'obsessionnel ne résidait-elle pas fondamentalement dans cette « lucidité » dont il ne se départit pas lors des entretiens et qui lui faisait considérer sa *maladie* (c'est son mot) comme un « corps étranger lui appartenant en propre²³ » ?

Durant son séjour, Alphonse a irrité l'équipe et toutes les tentatives de prise en charge furent vaines : rien ne bouge. Il le dira lui-même : « Ils étaient excédés à l'hôpital et pourtant je n'ai rien fait contre eux. C'est tout simple : je n'y arrive plus. » Lors de son hospitalisation, Alphonse ne fit pas de bruit ; il ne réclama rien et, à l'écouter, l'équipe conclut qu'il présentait une pensée rigidifiée où primaient les descriptions ordonnées et rituelles. Les psychiatres avaient néanmoins douté au début de l'enfermement : peut-être était-ce un schizophrène, mais le déclenchement leur

paraissait bien tardif. Peut-être était-il mélancolique, mais la pensée rituelle était trop présente. Bref, il devait être obsessionnel (voilà le fond invariant clinique), de par les constatations découvertes, et son état actuel relevait d'une *dépression* sérieuse (voilà sa pathologie secondaire explicative). Il va mal, non point parce qu'il est obsessionnel, mais parce qu'il est dépressif. Les médicaments n'ayant aucun effet et les entretiens tournant en rond, l'équipe décida de ne plus le garder à l'hôpital. La psychiatrie passa la main à la psychanalyse. La folie à l'hôpital ; le névrosé freudien type chez l'analyste !

L'HYPOTHÈSE DE LA PSYCHOSE

Je reçois Alphonse. Le dispositif semblait déjà prévu et ordonné du dehors : on m'avait dit qu'il était obsessionnel donc analysable, on lui avait fait savoir qu'il n'était pas assez malade pour rester à l'hôpital et que, en tant qu'obsessionnel, il devait voir un psychanalyste pour déterminer la suite de la prise en charge. J'interviens avant même qu'Alphonse ait pu dire un mot : « Les psychiatres de l'hôpital me disent que vous n'êtes pas malade. J'en doute. » Aussitôt il me répond (ce sera sa première phrase) : « J'ai peur de ne pas me sortir de ma maladie. Je devrais aller mieux et je n'y arrive pas. » Je reprends : « Les psychiatres disent que vous êtes lucide, que vous savez ce qui vous arrive. J'en doute. » Alphonse précise (c'est

22. « Malaise » et « inquiétude » sont les termes d'Alphonse.

23. Suivant l'expression de l'un des psychiatres qui l'emprunte à un vieil article de Borel, Adrien et Cénac, Michel, « L'obsession », *Revue française de psychanalyse*, tome 5, n° 4, Paris, 1932,

sa seconde phrase) : « J'ai tenté de me suicider avec un pistolet. Je ne comprends pas. Je voulais vivre. Ce sont probablement les médicaments qui m'ont poussé. J'en prends pour aller mieux et arriver à dormir. Je ne sais pas pourquoi les médicaments m'ont poussé à me suicider. » Je précise aussitôt à Alphonse en détachant chaque affirmation : « Ce qui vous arrive est grave. Vous ne savez pas d'où cela vous vient. Vous êtes malade et vous l'êtes depuis très longtemps. » Autrement dit, je suppose la *psychose*. Alphonse n'est pas malade du signifiant dans son échec à se défendre contre le réel du sexuel que l'obsession réalise ; il l'est de ce trou forclusif qui le laisse perplexe face à la jouissance énigmatique de l'Autre. Sa maladie de la pensée ne relève pas des compromis confus du refoulement typiques de l'obsession, mais du défaut de capitonnage entre signifiant et signifié qui fait que pour lui le monde, *in fine*, n'est pas au point. Alphonse ne sait pas et la causalité qu'il tente d'élaborer, en excluant la *Bedeutung* phallique, n'est pas dialectique. Il ne sait pas parce qu'il vit dans un présent éternisé et une telle position le vide de tout élan vital²⁴.

Je l'invite à me dire depuis quand il est malade. Non sans mal, il tente de réordonner des pans entiers de sa vie passée à partir de cette tentative de suicide qui l'inquiète douloureusement. Il y a, pour lui, un avant et un après. Il le date et l'explique : « Jusqu'à dix-sept ans, j'ai vécu dans

un rêve. J'ai été insouciant... Je rigolais... Aucune inquiétude. » Dès qu'il commence à travailler, à dix-sept ans justement, il sort du rêve : « Tout de suite, je pensais à la retraite. » Effectivement, il ordonnera toute sa vie de travail, pendant près de quarante ans, en prévoyant méticuleusement sa retraite pour « profiter enfin de la vie ». Le travail, c'est une parenthèse. Il y a le rêve de la vie avant, il y a l'espoir que le rêve reprenne dès la retraite. Le travail, comme il dit, ce fut son « enfer ». Pourquoi ? Il y fut persécuté. Comment ? « Il fallait répondre à la question. » Gérant un très important stock d'articles électroniques, notamment destinés à l'automobile, il avait des milliers de codes dans la tête et la nuit il en rêvait. Répondre à la question – il ne pouvait compulsivement s'y dérober –, c'était donner du tac au tac le code de l'article. Il dit qu'il a pu tenir le coup parce qu'il prévoyait tout. Il savait qu'à tout moment, il pouvait être interrogé (par un client, un collègue) et qu'il lui faudrait répondre par le code. Alphonse gérait non pas les objets, chacun à leur place, mais contrôlait les codes qui en tenaient lieu dans un système logique de classement. Justement, Alphonse ne savait pas la logique choisie pour le classement, il apprenait les codes un à un selon la localisation effective des objets et composants électroniques. À tout moment, il lui fallait éviter la faute : confondre les codes. Près de quarante ans à ce rythme « ça m'a

*Ne devient
pas fou
qui veut*

p. 587-588.

24. *La Conversation d'Arcachon, Cas rares : les inclassables de la clinique*, op. cit., p. 192.

HERVÉ CASTANET

25. Schreber parle du « combat mené par les rayons divins en vue de [son] anéantissement [...] », Schreber, Daniel Paul, *Mémoires d'un névropathe* (1903), Seuil, Paris, 1975, p. 180.

26. *Ibid.*

27. *Ibid.*, p. 180 et suivantes.

28. « La vaillance dont il témoigne à ne pas faillir dans sa réplique, voire à déjouer les pièges où on l'induit, n'est pas le moins important pour notre analyse [...] », dira Lacan à propos du Président, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits, op. cit.*, p. 539.

29. « [...] c'est la tâche qui échoit en quelque sorte à mes nerfs que de les faire, en quelque sorte, aboutir au sens », Schreber, Daniel Paul, *Mémoires d'un névropathe, op. cit.*, p. 180. L'obsessionnel, par contre, aboutit à l'obtention du sens, par déplacement métaphorique. L'obsession est une métaphore. Les « débris de pensée » signent la contiguïté métonymique.

épuisé, réduit la tête à une machine à enregistrer, absolument ». Cette vie de calculs et de chiffres a été interprétée par l'équipe de l'hôpital comme un rituel de comptage venant faire défense au surgissement de l'imprévu. Cependant, cette absolue nécessité de répondre à l'Autre (à sa jouissance obscure qui le rend persécuteur), à lui donner le code – il y en a des milliers – ne relève pas de la problématique obsessionnelle et du couple : imprévu (sexuel) et défense. Cette nécessité est plutôt à articuler à ce que Schreber décrit à l'oré du chapitre XVI de ses *Mémoires*. Le Président y rapporte son challenge, son épreuve d'endurance avec l'Autre divin²⁵ : il doit compléter des phrases interrompues. C'est une partie imposée où l'Autre se démontre source d'une parole qui persécute par son commandement. C'est le « jeu forcé de la pensée²⁶ ». Le Président insiste sur cette entreprise à laquelle il ne peut se dérober. Il lui faut répondre jusqu'à l'épuisement. Ou bien il tient ce challenge ou bien surgit ce point de dérégulation subjective où, l'Autre le laissant en plan, il est détruit²⁷. Alphonse, à sa façon, assume ce combat incessant avec l'Autre – pour lui non particularisé, réduit au *on* de la demande anonyme. C'est un combat où il lui faut compléter la question : *quel est le code de tel composant électronique ?* – phrase interrompue vidée de sa réponse –, par du signifiant ici réduit à la littéralité asémantique des chiffres : le code. C'est un combat d'interlo-

cution délirante qu'il parvint à soutenir et qui assura une contention de sa psychose pendant longtemps²⁸. C'est moins de pensées qu'il s'agit pour Alphonse que de « débris de pensée », qui ne peuvent aboutir au sens et auxquels malgré tout il se voue – tout comme Schreber²⁹.

LA LIGNÉE DES PÈRES

La vie passe. Il ne peut en dire plus. Il a tenu le coup, il a bien prévu l'exigence persécutrice de l'Autre. Il a été marié, il a eu des enfants. Je l'interroge. Sa réponse est invariable : « Ça va, rien à signaler, R.A.S. » Arrive la retraite. Le rêve va pouvoir reprendre ses droits. « Pendant trois ans, ça va. » Il a des activités extrêmement réglées au rituel impeccable : tel jour il va à la piscine, tel autre il voit ses anciens copains, tel autre il joue aux boules, etc. Bref « ça va ». C'est le règne du présent éternel. Le devenir rétroactif, qui crée la temporalité et rend possible la mise au point du monde, est absent.

Puis sa vie bascule. Ce fut « un beau jour ». Un jour, ça allait ; le lendemain ce ne fut plus ça. Cette fois, aucun code ne réussit à lui faire tenir le coup ; ici point de challenge ou de combat à mener avec l'Autre anonyme. Une phrase particularisée le toucha au cœur – « Je n'ai pas su m'en sortir », dira-t-il – suivie de la tentative de suicide. Alphonse précise le contexte : il avait décidé, pour occuper son temps libre, d'établir son

arbre généalogique. « Lorsque je suis arrivé au grand-père du grand-père de mon grand-père, j'ai été arrêté. Je ne pouvais plus rechercher parce que l'état-civil a été fait à la Deuxième République. Avant c'étaient les paroisses et pour s'y retrouver, je n'y arrive pas. » Dans la série des codes, où des noms nomment les ancêtres morts, il y a désormais des codes qui manquent. L'Autre de la lignée généalogique exige que chaque case ait son nom, et Alphonse bute sur le défaut des registres publics de l'état-civil. Il lui faudrait aller sur place, dans les paroisses. Il ne peut pas. Il est arrêté dans son trajet métonymique. Comme combat, il n'a plus à trouver les codes déjà là ; il lui faudrait les créer, les ordonner, repérer la loi qui les agence. Bref, il lui aurait fallu être historien de sa lignée. Un trou s'ouvre dans le chiffrage du monde qui se fissure.

À ce point d'élaboration de sa généalogie paternelle, se produit une très vive dispute avec son fils. Ce dernier, psychotique semble-t-il, l'injurie pendant des heures. Il le harcèle au téléphone en lui disant des « gros mots ». Que lui reproche son fils ? D'avoir déclaré aux impôts une rente que pourtant il ne lui donnait plus. Une telle déclaration, inexacte de la part du père, aurait provoqué la réduction de la pension de handicapé mental que le fils percevait. Le fils insiste – voilà la phrase particularisée : « Non, tu ne fais pas ce qu'un père doit faire ! » Telle est la phrase qui provoqua ins-

tantanément le déclenchement. Alphonse, abasourdi, ne peut répondre. Il ne comprend pas, ne sait pas, ne peut dire ce qui s'est passé quant à la déclaration. A-t-il ou non indiqué cette rente sur sa feuille d'impôts ? Il l'ignore ! Ça le fait « chuter ». Le cycle : fatigue, inquiétude, malaise puis tentative de suicide, est enclenché. Deux jours après cette dispute, pendant lesquels il ne dort plus, le suicide a lieu. Il le dit : « C'est mon fils qui m'a rendu malade. »

Cette dispute violente – par ce qu'elle pose par la voix de son propre fils comme question à Alphonse – opéra comme *tuché* – comme mauvaise rencontre advenue dans ce contexte de perplexité et de butée indépassable sur la lignée symbolique paternelle. À cette question de la fonction paternelle fait pendant ce « trou pur et simple » dans sa subjectivité, ouvert dans le signifié par le défaut de l'inscription du Nom-du-Père. Cette *tuché* fut celle d'Un-père « venu à cette place où le sujet n'a pu l'appeler d'auparavant³⁰ ». À ce titre, elle fit déclenchement, révélant l'irruption de sa psychose. La tranquillité, la retraite d'Alphonse s'écroulent.

Ce trou ouvert dans le signifié n'est pas repris dans une cascade de remaniements signifiants – pour l'instant, aucune trace d'éléments délirants chez ce patient. Alphonse n'élabore aucun reproche, aucun sentiment d'injustice. Il est dans l'incompréhension absolue, incapable d'en

30. Lacan, Jacques, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits, op. cit.*, p. 577.

rendre compte. La question du fils ne peut lui faire retour. Elle le laisse perplexe devant ce trou qui demeure énigme : *Que doit faire un père ?* Il n'en sait rien. L'Autre l'a pris en défaut. Il n'a pas trouvé l'écriture qui aurait pu suppléer au défaut de la *Bedeutung* phallique. La phrase du fils l'a rendu malade. Le trou dans le signifié réactive la forclusion jusqu'au point où il tenta, par son suicide, de se réduire à rien. « Je n'y suis pas arrivé. Je n'ai pas su quoi dire. Je n'ai plus pu dormir. Tout s'est brouillé ou plutôt je n'ai plus rien compris. J'ai voulu disparaître. » Alphonse, dans ce déclenchement, fait l'épreuve de ce défaut de l'inscription du Nom-du-Père qui le laisse face à cette *tuché* présentifiée par l'insulte du fils. En découle cette énigme fondamentale qui l'envahit et qui est à rapporter à ce défaut logique de l'exception dans la psychose : il n'existe pas de x qui objecte à la castration³¹ – il n'y a pas d'« hommoinsun », soit la fonction du père³².

En faisant l'hypothèse d'un déclenchement psychotique, je posais une distinction entre la *pensée* et le *psychique*. Cette distinction tend à être annulée dans l'obsession où le psychique est envahi par la pensée – de même dans l'automatisme mental quoique d'une autre manière. Lacan le précise dans « Télévision » : « La pensée est dysharmonique quant à l'âme », et J.-A. Miller d'ajouter : « La pensée n'a à l'âme-corps qu'un rapport d'ex-sistence³³. » Alphonse ne fait nulle-

ment l'épreuve de la présence de la pensée rencontrant l'âme-corps. C'est pourquoi, structurellement, il n'est pas obsessionnel. Par contre, face à l'insulte filiale, il est passivé par la rencontre de ce trou dans le psychique, vidé de pensées, où se particularise la forclusion – « Une différence sévère est à faire entre la pensée et le psychique³⁴ ». Cette différence trouve, à l'orée de ce cas, son efficacité. À refuser de prendre Alphonse pour un obsessionnel gravement dépressif, se dégage la possibilité, pour lui, de bricoler « un appareil du symptôme³⁵ », assurant le nouage de l'opération signifiante et ses conséquences sur sa jouissance. Fallait-il encore que sa folie soit reconnue. Ce fut, du reste, son dernier mot lors de ce premier entretien : « À vous parler, je me dis que je suis très malade. » Je ponctuai sérieusement : « Oui, vous avez raison. »

À s'orienter de la structure, s'ouvre la possibilité d'une prise en charge qui, peut-être, évitera « d'ahaner à la rame quand le navire est sur le sable³⁶ », comme l'écrit Lacan. Mais, avec la généralisation du terme fourre-tout de *dépression*, y a-t-il encore un navire et une main pour saisir la rame ?

31. Lacan, Jacques, *Le Séminaire, livre XX, Encore*, (1972-1973), Seuil, Paris, 1975, p. 68 et 74.

32. Lacan, Jacques, « L'étourdit », (1972), *Autres écrits*, op. cit., p. 479.

33. Lacan, Jacques, « Télévision », (1974), *Autres écrits*, op. cit., p. 512.

34. Miller, Jacques-Alain, *La Convention d'Antibes, La psychose ordinaire*, op. cit., p. 290.

35. Miller, Jacques-Alain, *La Conversation d'Arcachon, Cas rares : les inclassables d e la clinique*, op. cit., p. 174-176.

36. Lacan, Jacques, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, op. cit., p. 583.